

Lady Grace

Extraits des journaux intimes
de Lady Grace Cavendish

(tels que découverts par Jan Burchett et Sara Vogler
et traduits de l'anglais par Rose-Marie Vassallo)

Flammarion

❧ LIVRE SEPTIÈME ❧

*L'or de
Sa Majesté*

*Pour mes yeux et nuls autres !
Mécréants et malpensants, arrière !*

*Journal de Lady Grace Cavendish,
demoiselle d'honneur
de Sa Gracieuse Majesté
la reine Elisabeth, première du nom.*

Au château de Windsor, Angleterre



*Le vingtième jour d'avril, en l'an de grâce 1570,
sur le coup de cinq heures du soir, en la chapelle
Saint-Georges.*

Enfin un lieu tranquille où écrire loin du tumulte ! Il faut dire que ma chambre – *notre* chambre, hélas ! – devient tout simplement un enfer chaque fois que Lady Sarah entreprend de se changer. Pour Mary Shelton et moi, partager la même chambre que Lady Sarah Bartelmy n'est décidément pas de tout repos.

Par exemple, tout à l'heure, j'étais assise au bord de mon lit avec ce cahier neuf sur les genoux, l'encrier bien calé sur ma table de nuit, quand un projectile est venu me frapper la nuque : une collerette ! L'instant d'après sifflaient au ras de mes oreilles deux partelets* – oui, deux.

* On trouvera dans le glossaire, page 226 et suivantes, une définition des termes inusités (ou employés ici dans un sens inusité). Afin de ne pas ralentir la lecture, seuls quelques-uns sont signalés

L'un comme l'autre, aux dires de Sarah, mal assortis à sa basquine. Corbleu ! l'endroit devenait dangereux ; j'ai fui, laissant sa chambrière se protéger seule du linge volant.

Je me suis faufilée ici, en la chapelle Saint-Georges, et j'ai gravi en tapinois l'escalier en colimaçon qui mène à l'une de mes cachettes favorites : la tribune royale, où je me trouve présentement. J'adore cette avancée à claire-voie, tout en bois, qui surplombe le chœur, avec vue plongeante sur l'autel et les stalles – elles-mêmes tout en bois sculpté, magnifiques, et rien d'étonnant puisqu'elles sont réservées aux chevaliers de la Jarretière. De là, j'ai vue sur les bannières, dont ma favorite montre un lion d'or sur fond noir. J'ignore qui a ce lion pour emblème, mais je le trouve fier et superbe. En ce moment même, un chœur psalmodie la prière du jour. Nul ne sait que je suis ici et j'ai bien soin de ne pas faire plus de bruit qu'une souris.

C'est en cette chapelle que, dans quelques jours, sera célébrée l'union de Penelope Knollys avec son cousin Thomas. Voilà quelques semaines encore, Penelope était, comme moi, demoiselle d'honneur de la reine, mais elle a quitté la cour le mois dernier en vue des préparatifs du mariage – et ce cahier qu'aujourd'hui j'étrenne est d'ailleurs le cadeau d'adieu qu'elle m'a offert.

par un astérisque – de manière à rappeler de loin en loin l'existence de ce glossaire. (*N.d.T.*)

— Je n'ai rien trouvé qui vous convienne mieux, Grace, m'a-t-elle dit en riant. Et au moins, quand vous écrivez, on peut être tranquille : vous êtes sage !

J'ai donc fait vœu, dans ce cahier, de relater par le menu les célébrations de ses noces, jour après jour, heure après heure. Plus tard, je pense, je le lui enverrai en souvenir. Car j'ai dans l'idée que la cour ne va pas tarder à lui manquer et qu'elle aura besoin de distractions.

Voilà déjà plus de six semaines que ce mariage est annoncé, et Sa Majesté, comme il se doit, a été la première au courant. Le jour où nous avons appris la nouvelle, elle a paru prendre la chose au mieux. Mais lorsqu'il a fallu fixer une date, elle est soudain entrée dans une immense colère, l'une de ses fureurs légendaires ! Je crois que c'est parce qu'elle abhorre l'idée de voir partir l'une ou l'autre de ses demoiselles d'honneur.

Ce jour-là, nous étions en salle d'audience quand Penelope et Thomas se sont approchés de la reine, dans l'intention de débattre avec elle, en toute quiétude, de la possible date de leur mariage. En toute quiétude, c'est ce qu'ils espéraient ! Mais aussitôt Sa Majesté a haussé le ton, si fort que trois de ses gardes sont accourus à ses côtés.

— Vous trouvez-vous mal, Votre Altesse ? s'est enquis l'un d'eux.

— J'ai le cœur transpercé, s'est étouffée la reine, se tasant sur son siège.



Transpercé ? Je ne voyais nulle trace de sang, mais Penelope s'est faite plus pâle que le lin. Les gardes ont échangé un regard perplexe. Car malgré ses dires, à l'évidence, notre souveraine se portait comme un charme.

Et tout soudain, elle s'est redressée d'un bloc.

— Ingrate enfant ! a-t-elle lancé à Penelope. Comment pouvez-vous envisager ainsi de nous quitter pour prendre époux ?

J'ai dû me retenir d'éclater de rire. La scène était si théâtrale ! Mais quand la reine dit « nous », l'heure est grave. Mieux vaut éviter d'attirer ses foudres.

Pour finir, Sa Majesté s'est calmée, apaisée par les mots patients de ses dames de compagnie. Et elle a donné aux deux promis son accord pour que leurs noces soient célébrées le jour de la Saint-Georges (soit dans trois jours maintenant, à compter d'aujourd'hui) et en la chapelle St-Georges, ce qui paraît de bon augure !

Puis elle a conclu, radieuse, comme si tout à coup ce mariage était la plus belle nouvelle de sa vie :

— Et nous voulons pour vous, chère enfant, des noces comme jamais cette cour n'en a vu ! Il ne faut rien de moins pour l'une de nos demoiselles d'honneur !

Décidément, ils n'ont pas tort, ceux qui affirment que Sa Majesté souffle le chaud et le froid.

En vérité, la reine n'a rien contre Thomas Penn, mais il lui déplait de perdre l'une de ses suivantes par la faute



du mariage. Au fond de son cœur, elle le sait bien, qu'il nous faudra nous marier toutes un jour. De fait, pas plus tard que l'an passé, elle a même cherché à me donner un époux. Mais c'était contre son gré, et uniquement parce qu'elle estimait de son devoir, étant ma marraine, d'assurer mon avenir, puisque je suis orpheline.

Mais moi, ce déplaisir de me voir partir, j'ai bien l'intention de le lui épargner encore très longtemps. Je n'aime guère l'idée de me laisser conter fleurette pour me retrouver ensuite sous la tutelle d'un mari. De plus, à la cour, j'ai une mission à remplir. Une mission d'importance, même si elle est fort discrète et tout à fait secrète. Les courtisans ne voient en moi que la benjamine des demoiselles d'honneur. Ce qu'ils ignorent, c'est que je suis aussi poursuivante d'armes* de la reine. Tremblez, filous et malandrins ! Tremblez, ennemis de notre souveraine ! Où que vous vous cachiez, Lady Grace Cavendish saura vous démasquer !

Cornegidouille ! Je ne pourrai plus faire don de ce cahier à Penelope : elle y découvrirait mon secret. Tant pis, je me contenterai de lui en lire à voix haute les meilleures pages lorsqu'elle viendra nous rendre visite.

Et justement, ces noces, revenons-y. J'ai beau ne pas vouloir entendre parler de mariage pour moi-même, du moins avant des années, je me laisse peu à peu gagner par la fièvre des préparatifs. Depuis des jours et des jours,



mes compagnes ne tiennent plus en place. Il faut dire que Sa Majesté, son mouvement d'humeur oublié, a décidé que chacune de nous recevrait pour l'occasion une robe neuve. Elle peut se montrer fort généreuse, parfois. Et toujours elle veut pour sa cour ce qui se fait de plus beau, de plus somptueux.

— Pas de demoiselles d'honneur vêtues à la mode des ans passés ! a-t-elle expliqué lorsque nous avons voulu la remercier. Ce serait indigne de nous.

Moins d'une semaine plus tard, cette générosité, je la maudissais un peu. Plus un jour sans essayages interminables, debout au milieu de monceaux de soie, sans parler de centaines d'épingles ! Mais à présent, en récompense, j'ai une robe comme jamais encore je n'en avais eu. Elle est tout en soie de France, d'un jaune jonquille à la fois tendre et vif. Mrs Champernowne – qui nous tient sous son aile, nous autres demoiselles d'honneur – dit que, pour un mariage, le jaune porte bonheur. La mariée, selon elle, devrait toujours être entourée de demoiselles en jaune. Or elle s'y connaît en traditions, sur le mariage comme sur tout le reste !

Ce qui me plaît tant, dans cette robe, ce sont ses jolies manches à chiquetades*, et sa jupe entièrement rebrodée de petites roses jaunes en dentelle et de minuscules perles fines. La dentelle est de toute beauté, elle a été offerte à Sa Majesté par l'ambassadeur de Venise. L'avant de la jupe s'orne également de chiquetades, entrouvertes sur le jaune paille du jupon par-dessous.

Nous ignorons encore à quoi va ressembler la robe de Penelope, mais une chose est certaine : ces dernières semaines, entourée de sa mère, ses sœurs et ses cousines, elle a dû subir à elle seule plus d'essayages que nous toutes réunies !

La mariée et les siens sont attendus demain à la cour et la reine a ordonné moult festivités. Tout commencera, la veille de la cérémonie, par une partie de chasse dans le Grand Parc de Windsor. Ce n'est pas ce qui m'enchant le plus ; comme cavalière, je suis des plus médiocres, et je déteste la mise à mort. Mais je serai bien obligée de suivre. Plus tard, dans la soirée, un bal sera donné. Ce qui ne m'enchant pas non plus, car je danse comme un sabot. Mais si on me donnait à choisir entre le bal et la chasse, j'aurais têt fait d'opter pour le bal. Las ! il me faudra endurer les deux. Je préfère le programme du lendemain, juste après la cérémonie : nous aurons d'abord un immense banquet, après quoi la troupe de Mr Somers nous offrira un grand spectacle, et là, je sais que je me régalerai.

Et puis tout sera terminé. Le lendemain du mariage, Penelope et Thomas partiront pour ses terres à lui, dans le Staffordshire, et la vie au palais reprendra son cours.

Penelope va me manquer. À vrai dire, elle me manque déjà, car elle était une gentille compagne. Par la suite, je suppose, elle aura des enfants, veillera sur son domaine et prendra de l'embonpoint comme le font toutes les dames. Il n'y a pas de poupons à la cour, pas un seul enfant ; il n'y en a jamais eu sous le règne d'Élisabeth

– sauf moi, quand j’étais petite, la reine ayant fait exception pour ma mère, sa plus proche amie, qu’elle tenait à garder auprès d’elle tandis que mon père guerroyait en France. Et cependant, pour finir, elles se sont trouvées séparées – par la mort. Ma mère a quitté ce monde voilà deux ans, quand j’en avais douze. Pour avoir bu une coupe de vin empoisonné destiné à Sa Majesté, si bien qu’elle lui a sauvé la vie du même coup.

Alors, comme j’étais orpheline, la reine m’a prise à son service en tant que demoiselle d’honneur, la plus jeune qu’elle ait jamais eue. J’ai grand chagrin de n’avoir plus ma mère, mais Sa Majesté, qui est ma marraine, veille avec un soin jaloux à ce que je ne manque de rien. Et elle a beau n’en rien laisser voir – elle se l’interdit –, je sais qu’elle tient très fort à moi. Elle est la personne au monde que j’aime le plus.

Depuis quelques jours, il y a foule au château de Windsor. À vrai dire, il y a toujours foule dans les palais de Sa Majesté, mais ces temps-ci plus que jamais, avec tous ces invités venus assister au mariage. Oh ! parmi ceux-ci, j’en suis sûre, certains sont sincèrement désireux d’apporter leurs bons vœux au jeune couple. Mais nombre d’autres, j’en jurerais, sont ici plutôt dans l’espoir d’attirer l’attention de la reine et d’obtenir ses faveurs, voire une situation à la Maison royale. En conséquence, depuis une semaine, le château fourmille de jeunes gentlemen pour la plupart

beaux et bien faits, et mes compagnes en sont tout émoustillées. Même les dames de compagnie pépient plus que d'ordinaire. Je crois bien être la seule à ne pas succomber à ce mal qui vous fait les joues vermeilles et les cils papillonnants. Chez Lady Sarah, de surcroît, la maladie provoque des soulèvements convulsifs de la gorge* – or Lady Sarah ne manque point de gorge bien ronde à soulever.

Naturellement, Penelope ne risque plus cet étrange mal, à présent qu'elle a son Thomas. Il est le second fils de Sir Philip Penn et, bien que sans héritage puisqu'il n'est que puîné, il semble avoir réussi dans le commerce avec l'outre-mer. Et son nom figure sur une branchette du grand arbre généalogique des Howard. (Voilà une image qui me plaît bien, la branchette. Il faudra que je l'utilise en présence de Sa Majesté ; elle raffole de métaphores.) Quoi qu'il en soit, Penelope va devenir Penelope Penn – quel nom ridicule ! –, et pour l'heure elle a droit à toutes sortes de poèmes nigauds signés de son Thomas. Mais je médis. Thomas est un excellent parti pour elle. Et il n'est pas laid à sa manière, avec ses cheveux couleur de blé et ses yeux d'un bleu très clair, qui ne voient que Penelope. Je les crois fort bien accordés.

Mais l'heure du souper approche. Assurément Lady Sarah a fini de s'accoutrer. Je ferais bien de regagner ma chambre pour y ranger ce cahier et rejoindre mes compagnes.